
1848. UNE THÉORIE CONJONCTURELLE DE LA RÉVOLUTION¹

1848- UMA TEORIA CONJUNTURAL DA REVOLUÇÃO

1848- UNA TEORÍA COYUNTURAL DE LA REVOLUCIÓN

1848 – A JUNCTURAL THEORY OF THE REVOLUTION

Irene Viparelli²

Resumo: Este texto é a conferência, proferida por Irene Viparelli no Congresso Karl Marx ocorrido em Novembro de 2008 na Universidade Nova de Lisboa. A autora analisa a reelaboração teórica de Marx no calor dos acontecimentos históricos ocorridos entre 1848 e 1851, em especial a relação entre crise e revolução. Objetiva-se, com a publicação, afirmar o marxismo como teoria social e de conhecimento viva e atual, porque histórica. Sendo elaboração em pensamento da totalidade contraditória que a humanidade vive nas formações sociais do modo de existência, o marxismo contribui para o debate qualificado da atual crise do capitalismo e se constitui subsídio a práticas sociais que possibilitem a sua superação, o socialismo.

Palavras-chave: Crise; Intensidade; Conjuntura; Marxismo.

Resumen: Este texto es la conferencia, proferida por Irene Viparelli en el Congreso Karl Marx ocurrido el noviembre de 2008 en la Universidad Nueva de Lisboa. La autora analiza la reelaboración teórica de Marx en el calor de los acontecimientos históricos ocurridos entre 1848 y 1851, en especial la relación entre crisis y revolución. Objetiva-se, con la publicación, afirmar el marxismo como teoría social y de conocimiento viva y actual, porque histórica. Sendo elaboración en pensamiento de la totalidad contradictoria que la humanidad vive en las formaciones sociales del modo de existencia, el marxismo contribuye para el debate cualificado de la actual crisis del capitalismo y se constituye subsidio a prácticas sociales que posibiliten su superación, el socialismo.

Palabras-clave: Crisis; Intensidad; Coyuntura; Marxismo.

Abstract: This text is the conference, by Irene Viparelli in the Karl Marx Congress that happened in November, 2008 at Nova Lisboa University. The author examines the theoretical elaboration of Marx in the highlights of the historical events occurred between 1848 and 1851, specially the relation between crisis and revolution. The purpose of the publishing is to claim the marxism as a social and knowledge theory alive and present, because it's historical. As development in thinking of the whole conflicts that the humanity lives in the social formations of the living way, the marxism contributes for the qualified debate of the current crisis of the capitalism and it constitutes a subsidy for the social practices that allow its improvement, the socialism.

Key-words: Crisis; Intensity; Conjuncture; Marxism.

Il est bien facile de reconnaître la valeur politique de la série infinie d'articles de journaux écrits par Marx pendant la période de la révolution de 1848; nous tenterons pourtant de relever leur intérêt étroitement théorique.

Nous sommes parties de l'hypothèse que, dans la perspective marxienne des années quarante, il y avait un «vide théorique» à remplir qui empêchait la formulation d'une théorie révolutionnaire cohérente:

alors que ses réflexions sur la structure de société capitaliste sont toutes édifiées autour de deux temporalités – l'une «linéaire et tendancielle», l'autre «cyclique et réalisatrice» – sa «théorie révolutionnaire» est par contre entièrement structurées sur une «temporalité linéaire et tendancielle». On voit donc que ce que nous venons de désigner par l'expression «vide théorique» n'est rien d'autre que l'absence d'une «conception de la révolution» édifiée sur «la temporalité cyclique et réalisatrice».

Avant de nous concentrer sur notre thème de la «tâche théorique» de la révolution de 1848, il faudra tout d'abord nous attarder quelques instantes sur cette distinction que on vient de remarquer entre une «temporalité linéaire et tendancielle» et une «temporalité cyclique et réalisatrice», en essayant d'en relever tous les enjeux.

Nous entendons par temporalité linéaire la tendance au développement incessant de toutes forces productives et donc à l'universalisation progressive de l'histoire, imposée par les lois coercitives du capital. Ce que nous désignons par l'expression «temporalité cyclique» est, en revanche, la dynamique concrète qui seule réalise cette tendance linéaire du mode de production capitaliste, étant l'accroissement des forces productives à la fois le principe et la conséquence des crises économiques périodique de surproduction.

Or, si nous retenons cette distinction entre ces deux niveaux d'analyses, qu'on pourrait appeler le «niveau tendanciel» et le «niveau historique», le problème de la révolution, lui aussi, devra forcément être posée d'une façon double, étant donné que la révolution, elle aussi, est tant une tendance immanente du capitalisme que l'événement effectif réalisant la tendance.

Pourtant il semble que Marx subordonne l'affirmation des conditions objectives pour la révolution prolétarienne au mouvement linéaire, exprimant la pure tendance du capitalisme: on peut voir en effet que dans le *Manifeste*, aussi bien la loi de la simplification des rapports de classes que celle de la radicalisation progressive de l'antagonisme entre bourgeoisie et prolétariat se réalisent au cours d'un processus absolument linéaire qui affirme d'une part la graduelle conquête de l'hégémonie de la bourgeoisie sur les forces réactionnaires, de l'autre la progressive transformation du prolétariat en classe révolutionnaire.

On voit donc que le «problème non-posé» du lien entre la dynamique cyclique du développement capitaliste et la révolution a bien évolué vers l'«incohérence théorique»: Marx affirme que c'est le mouvement cyclique qui seul réalise la tendance linéaire du capitalisme, mais il subordonne toutefois la réalisation des conditions objectives pour la révolution prolétarienne à cette tendance linéaire.

Notre hypothèse est qu'une lecture d'ensemble des textes marxistes relatifs à la révolution de 1848 nous permet de relever deux principes théoriques absolument nouveaux, constituantes les assises d'une nouvelle «théorie conjoncturelle» qui, sans être jamais explicitée ou systématisée, a permis pourtant de remplir cette absence/incohérence théorique que nous venons de remarquer.

Dans les *Lutte de classe en France* Marx affirme:

Une nouvelle révolution n'est possible qu'en conséquence d'une nouvelle crise.
Mais l'une est aussi certaine que l'autre³.

Voici le premier principe théorique, qui affirme l'existence d'un enchaînement absolument nécessaire entre les crises cycliques du capitalisme et tout événement révolutionnaire.

Comment cette liaison s'affirme-t-elle? La crise envenime les rapports entre la bourgeoisie et les pouvoirs politiques, entretenus par le crédit bourgeois à travers les impôts : à la suite de l'affaiblissement du crédit, en effet, la bourgeoisie est contrainte à «réduire au minimum» les coûts de la «production étatique», en effaçant tous les «faux frais» liées au fonctionnement de la machine improductive et parasitaire d'Etat. En 1848 cette exigence de soumission de l'Etat à ses intérêts de classe avait abouti en Angleterre à un compromis entre la bourgeoisie industrielle et le gouvernement Tory, alors qu', en revanche, sur le continent, elle avait imposé l'éclatement des révolutions.

Il est important de souligner cette double possibilité ouverte par la crise – soit de compromis politique, soit de révolution –, puisque elle nous révèle clairement que pour Marx il n'existe aucun lien direct entre la crise et la révolution.

La crise en effet, étant un effet de la dynamique cyclique du capitalisme, est le moyen historique de réalisation de toute tendance immanente, qu'il s'agisse de la tendance à l'accroissement des forces productives ou de la tendance à son propre dépassement révolutionnaire. Ainsi pose-t-elle à l'ordre du jour une double possibilité de la transformation historique qui peut être: l'inauguration d'un nouveau cycle économique ou la rupture révolutionnaire.

On voit bien donc que ce qui est en jeu dans ce premier principe marxien n'est rien d'autre que la définition de la crise en tant que «condition formelle de possibilité» de tout événement révolutionnaire, crise qui ne justifie pas pourtant leur éclatement effectif.

L'affirmation des conditions objectives nécessaire à l'affirmation des révolutions est, quant à lui, le résultat d'un processus bien plus complexe, au cours duquel toutes autres circonstances, à la fois économique, politique et théorique, doivent se réaliser. Ce processus est décrit par Marx par la formulation du concept d'«intensité de la crise».

Il faudra maintenant, pour éclaircir tous les enjeux de ce principe, s'attarder un instant sur les réflexions menées par Marx dans la *Revue d'octobre* de 1850, autour de la différence entre la situation sociale de l'Angleterre et celle du continent européen. Marx en effet soutient qu' en Angleterre la révolution n'avait pas éclaté parce que la crise n'avait pas atteint, ni à niveau économique, ni politique et encore moins idéologique, un haut degré d'intensité. Par contre ce même processus, ayant atteint son plus haut degré d'intensité à toutes les échelles de la société sur le continent, avait conduit à l'ouverture d'une conjoncture révolutionnaire.

Le concept d'«intensité de la crise» n'exprime donc rien d'autre que l'«existence concrète» de la crise, tandis qu'elle ne se présente jamais dans l'histoire sous la forme d'une pure «crise économique», mais toujours comme un processus à la fois politique, économique et idéologique, qui impose, en chaque nation et à tous niveaux sociaux, la radicalisation des antagonismes de classe. C'est seulement lorsqu'elle atteint un haut degré d'intensité à tous niveaux sociaux, que s'impose l'ouverture d'une conjoncture révolutionnaire.

Ainsi nous pouvons annoncer maintenant le deuxième principe général de Marx, qui affirme la subordination de l'affirmation des conditions objectives pour l'éclatement des révolutions à l'«intensité de la crise».

Le corollaire de ce principe est annoncé par Marx dans les *Lutte de classe en France*, alors qu'il affirme:

Naturellement, c'est aux extrémités de l'organisme bourgeois que les explosions violentes doivent se produire, plutôt qu'en son cœur, car ici la possibilité d'un accommodement est plus grande que là⁴.

C'est toujours dans les nations les plus faibles que les contradictions se révèlent, à tous niveaux, sous la forme la plus radicale et, par conséquent, c'est ici que l'ouverture des conjonctures révolutionnaires s'avère bien plus facile.

Cependant la signification du concept d'«intensité de la crise» est plus vaste que celle que nous venons de remarquer ici, alors qu'il ne connote pas simplement la logique sous-jacente d'ouverture d'une conjoncture révolutionnaire, mais par contre il montre aussi que cette même logique est en action, sous la forme de la relation dialectique entre révolution et contre-révolution, dans la dynamique de déroulement des événements à l'intérieur de la conjoncture ouverte.

«Le terrain contre-révolutionnaire lui aussi est révolutionnaire» (NGR, v. 2, p, 222). Voici comment Marx, dans un article écrit dans la «Nouvelle Gazette Rhénane», synthétise cette dynamique: à la tendance «ascendante» de la révolution, visant à se transformer de révolution politique et bourgeoise en révolution sociale et prolétaire, s'oppose toujours celle «descendante» de la contre-révolution, qui en revanche cherche à sauver le «status quo» de la société. Qui plus est, si une révolution est incapable de se radicaliser, la contre-révolution s'impose sous la forme à la fois de la répression politique, de la renaissance des idéologies bourgeoises et d'un nouveau cycle de prospérité du capitalisme. Ce qui avait été le destin de la révolution de 1848. Par contre si la révolution s'éteint, elle réalise l'affaiblissement politique et idéologique des forces contre-révolutionnaires et en même temps radicalise la crise économique.

On voit bien donc que cette dialectique sous-jacente du déroulement des événements révolutionnaires n'est aucunement à concevoir comme le simple mouvement de la lutte politique de classe: étant l'existence concrète de la crise dans sa forme révolutionnaire, elle n'est rien d'autre que la continuation du processus, désigné par Marx grâce au concept d'«intensité de la crise», à l'intérieur de la conjoncture ouverte: d'une part le terme «révolution» ici est à concevoir comme la dynamique de radicalisation des conflits sociaux, c'est-à-dire comme la poursuite du mouvement qui impose l'éclatement de la révolution; de l'autre, le terme «contre-révolution» indique ici la dynamique de l'affaiblissement du degré d'intensité de la lutte, c'est-à-dire la réaffirmation du processus qui soit empêche l'éclatement des révolutions soit en détermine la fermeture des conjonctures révolutionnaires.

Pour récapituler: l'analyse des textes marxistes relatifs à la révolution de 1848 nous a révélé deux principes: celui de la crise comme «condition de possibilité formelle» de la révolution et celui de l'«intensité

de la crise» en tant que facteur décisif à la fois de l'ouverture des conjonctures et de la détermination de leur dynamique interne de développement.

On vient de soutenir l'idée selon laquelle ces deux principes théoriques constitueraient les éléments constitutifs d'une «nouvelle théorie conjoncturelle». Cependant, Marx lui-même semble remettre en question cette hypothèse d'interprétation alors que, niant toute évolution théorique, dans l'*Adresse de mars 1850*, il affirme:

La Ligue s'est, en outre, affirmée en ce que sa conception du mouvement, telle qu'elle était formulée, tant dans les circulaires des congrès du Comité central de 1847 que dans le *Manifeste communiste*, s'est révélée être la seule juste⁵.

Le problème s'avère bien complexe. Il faut en effet constater que les thèses fondamentales du *Manifeste* sont bien confirmées par les événements de 1848; tout d'abord celle de la simplification des rapports de classes, qui avait été réalisée par l'opposition, absolument radicale et excluant toute position intermédiaire, entre le champ de la révolution et celui contre-révolutionnaire; ensuite celle de la radicalisation progressive des antagonismes de classe, qui avait été révélée par le passage des révolutions bourgeoises du printemps à la révolution du prolétariat français de juin 1848. Qui plus est, si on considère le retard quant au développement du capitalisme dans les pays du continent comme la cause la plus importante de la défaite de la révolution, on trouve que, de la même manière, le principe de la subordination de l'affirmation des conditions objectives de la révolution prolétarienne au mouvement tendanciel et linéaire du capitalisme, c'est-à-dire du postulat que nous avons indiqué auparavant comme révélateur d'une «absence-incohérence» théorique, semble être confirmé par la révolution.

Cependant, si nous regardons la révolution de 1848 d'une autre perspective, elle pourra bien nous apparaître comme la falsification empirique de la théorie marxienne: l'issue contre-révolutionnaire d'une révolution n'avait en effet jamais été contemplée par Marx, étant cette possibilité forcément incompatible avec son hypothèse de la réalisation de la tendance linéaire de toute histoire par le mouvement progressif du capitalisme.

Nous sommes arrivés ainsi à poser le paradoxe suivant : d'une part la logique sous-jacente au déroulement des événements révolutionnaires semble confirmer la théorie marxienne présentée dans le *Manifeste*, de l'autre son résultat contre-révolutionnaire semble en être plutôt la falsification. Comment pourrions-nous en le résoudre?

Il s'agira de poser le problème d'une façon différente. Si on part du constat que la révolution de 1848 avait permise à Marx de formuler deux nouveaux principes théoriques, on voit bien que le problème n'est plus de savoir si la révolution avait été la confirmation ou la falsification de la théorie marxienne, mais plutôt de comprendre comment le sens de la théorie marxienne de la révolution se transforme face à l'affirmation des nouveaux principes théoriques.

Cette façon nouvelle de poser le problème du rapport entre la théorie marxienne et l'événement révolutionnaire nous permet, d'un seul coup, de résoudre à la fois la question du «vide-incohérence théorique» et celle du paradoxe. Tout d'abord il faut constater en effet que l'enjeu des nouveaux principes

marxiens, étant donné qu'ils permettent de concevoir la révolution comme conjoncture historique, imposée par le mouvement cyclique du capitaliste et visant à accomplir sa tendance immanente, est exactement la position du problème de la relation entre la cyclicité et la révolution, qui n'avait pas été encore posée dans les réflexions marxiennes des années quarante. Ensuite on voit bien que le paradoxe de la confirmation/négation de la théorie marxienne a désormais disparu: d'une part la contre-révolution, étant le mouvement de réaction à la révolution, devient intelligible grâce à la définition de la dynamique de déroulement des événements à l'intérieure de toute conjoncture; de l'autre, aussi bien la loi de la simplification des rapports de classe que celle de la radicalisation des antagonismes, prises en charge dans leur dynamique de réalisation effective à l'intérieur d'une conjoncture révolutionnaire donnée, plutôt qui de confirmer la perspective théorique antécédente, acquièrent une signification forcément nouvelle.

Pourtant il nous reste encore une question à résoudre, qui est la plus problématique: la révolution de 1848 est-elle véritablement la confirmation du principe de la réalisation des conditions objectives de la révolution par le mouvement linéaire et tendanciel du capitalisme ?

Je pense qu'il suffit de retourner un instant au nouveau principe théorique de l'"intensité de la crise", conçu en tant que processus révolutionnaire qui seul peut réaliser les conditions objectives pour la victoire de la révolution sociale, afin de comprendre que ce problème, lui aussi, doit être posé d'une façon différente. Il ne s'agit plus de la question de savoir si, en 1848, le capitalisme avait déjà affirmé les conditions de son propre dépassement; mais de comprendre plutôt comment faut-il concevoir le processus de réalisation de ces conditions objectives de la révolution à l'intérieur des conjonctures.

Nous sommes ainsi finalement arrivé au cœur de notre problème, puisque vous voyez bien que ce qui est en cause ici n'est rien d'autre que la nécessité de définir l'objet spécifique de la théorie conjoncturelle, c'est-à-dire de la description de la logique de déroulement de la révolution en tant qu'événement historique réalisant la tendance du capitalisme vers son propre dépassement.

Le processus de radicalisation des conflits sociaux, nous l'avons vu, s'affirme, à différents degrés d'intensité, dans toutes formations sociales qui se retrouvent au sein d'une crise économique. Ce qu'il faut ajouter maintenant est que, à la suite de cette affirmation "universelle" du même processus, une convergence des intérêts de chaque classe s'impose en tous pays et réalise ainsi une sorte de "silencieuse alliance internationale de classe", aussi bien du côté des forces réactionnaires que révolutionnaires. D'une part, en effet, l'attitude de chaque classe à l'intérieur d'une nation se lie à l'attitude de la même classe dans les autres pays; de l'autre chaque victoire ou défaite nationale, aussi bien des forces révolutionnaires que de la réaction, affaiblisse ou renforce tout le "parti" au niveau international. Ce phénomène des "silencieuses alliances internationales de classe" est absolument déterminant pour le destin des conjonctures révolutionnaires, étant donné qu'il transforme le processus d'intensification des conflits sociaux, qui s'était affirmé originairement comme une dynamique analogue qui se répétait, à différents degrés d'intensité, en chaque pays, dans une nouvelle relation de dépendance de toute nation dans le contexte international.

Il faut bien pourtant préciser que cette dépendance acquiert deux significations différentes en ce qui concerne la bourgeoisie et en ce qui concerne le prolétariat.

L'influence du contexte international se révèle dans le cas de la bourgeoisie d'une part dans la subordination de toutes bourgeoisies des pays les moins développés à celles des pays les plus avancés, et de l'autre dans le soutien international de toute bourgeoisie à celles qui sont les plus faibles et les plus menacées par la révolution.

Dans le cas du prolétariat, au contraire, cette dépendance internationale de classe est à concevoir comme l'alliance de toute classe ouvrière visant à déployer la révolution grâce au soutien réciproque de toute lutte prolétaire contre la réaction. En partant des révolutions bourgeoises, qui éclatent toujours «en périphérie» à la suite de la crise économique et préparant le «terrain de la lutte», il faut que le prolétariat d'abord radicalise la révolution, en la transformant de la révolution bourgeoise en révolution sociale. Ensuite, grâce à la «silencieuse alliance internationale de classe», il faut que le prolétariat victorieux soutienne toutes luttes prolétaires et bouleverse les rapports de forces entre la révolution et la contre-révolution sur le terrain international. Ainsi de la périphérie, et à travers ce mouvement de auto-déploiement progressif, il faut que la révolution conquière le cœur du mode de production capitaliste, rejoignant ainsi une dimension universelle, qui seule lui permet d'affirmer les conditions objectives pour réaliser, en brisant tout lien dialectique entre révolution et contre-révolution, sa victoire finale. Cependant il faut encore qu'une deuxième étape de la révolution se déroule pour imposer en chaque nation, à travers la dictature politique du prolétariat, les conditions économique, politique et théorique nécessaires pour le dépassement définitif du mode de production capitaliste, c'est-à-dire pour l'affirmation positive du communisme. C'est seulement à la fin de ce processus complet que la révolution s'achève.

Avant de conclure, il s'agira de poser une dernière question : une reprise de ces textes, pourrait-elle aujourd'hui avoir une autre valeur, au delà de celle étroitement théorique de clarifier le rôle de '48 dans le parcours intellectuel de K. Marx?

Il est presque impossible de répondre ici à une question si problématique; pourtant nous voudrions également proposer quelque suggestion.

D'abord dans cette «nouvelle théorie marxienne» on retrouve un parti-pris sur plusieurs questions du débat du XX siècle. Avant tous Marx proclame l'impossibilité de soutenir le point de vue «deuxième internationaliste» de la réalisation du communisme à travers le développement des tendances immanentes au capitale; ensuite il pose la question, centrale dans la perspective du «operaismo italiano», du rôle des luttes prolétaires dans le développement du capitalisme. Ou encore, pour aller plus loin, comment serait-elle possible d'interpréter les révolutions socialistes du XX^e siècle à partir de la dialectique, qui s'affirme sur le terrain aussi bien national qu'international, entre révolution et contre révolution? Comment pourrions nous les interpréter à partir du principe marxien de l'universalité comme seul horizon qui affirme les conditions objectives pour le dépassement du capitalisme? Enfin, pour en venir à aujourd'hui, comment cette dialectique de révolution et contre-révolution a-t-elle contribué à affirmer la physionomie actuelle de notre monde globalisé?

On retient que, même si les analyses marxiennes de la révolution de 1848 ne peuvent pas donner de réponses immédiates à nos questions contemporains, elles indiquent sûrement des espaces d'interrogation productifs.

Notas

¹ Fala proferida durante o Congresso Internacional Karl Marx. Universidade Nova de Lisboa. Novembro de 2009.

² Universidade de Nápoles, Nápoles – Itália. Membro do Krisis - Grupo de Investigação em Filosofia Contemporânea associado ao Departamento de Filosofia da Universidade de Évora (Portugal). **Pós-Doutoranda** em Filosofia na Universidade de Évora. Membro do Centro Interdisciplinar de Estudos Políticos e Sociais - NICPRI.UE. Doutora em "Ética e Filosofia Político-Jurídica" pela Universidade de Salerno (Itália) com a tese: *Marx e a revolução de 1848*. Licenciada em Filosofia na Universidade de Nápoles (Itália) com a tese: *O jovem Marx. Do idealismo ao materialismo*. 2008-2009: Bolsa de investigação no estrangeiro: *École Normale Supérieure de Lettres et Sciences Humaines* – Université de Lyon. Email: viparelli1@interfree.it

³ *Les luttes de classe en France*, in *Œuvres. Politique I*, éditions Gallimard, 1994, p. 333.

⁴ *Ivi*, p. 332.

⁵ L'Adresse du comité central de la Ligue des communistes de Mars, in K. Marx, *Œuvres politique*, op. cit., p. 547).